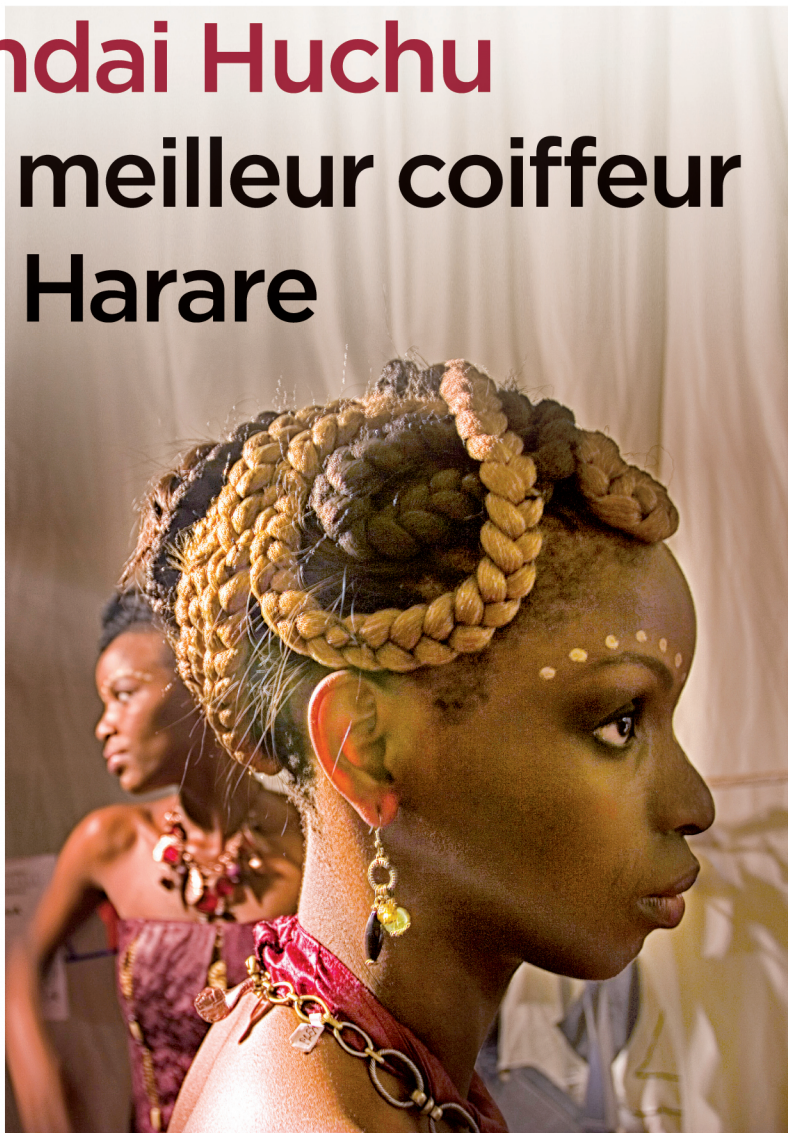


écrits d'ailleurs

Tendai Huchu

Le meilleur coiffeur de Harare



ZOE

LE MEILLEUR COIFFEUR
DE HARARE

TENDAI HUCHU

LE MEILLEUR COIFFEUR
DE HARARE

*Traduit de l'anglais
par Odile Ferrard*

ZOE

**écrits
d'ailleurs**

*La collection écrits d'ailleurs
est dirigée par Regula Locher*

Nous remercions la Loterie romande pour son soutien
à la collection écrits d'ailleurs.

Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention
de subventionnement avec la Ville de Genève,
Département de la culture.

Titre original : The Hairdresser of Harare

© Tendai Huchu, 2010

First published by Weaver Press in 2010

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines

CH-1227 Carouge-Genève, 2014

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Silvia Francia

Illustration : © Alfredo D'Amato / Panos

ISBN 978-2-88182-909-3

J'avais vu dès le premier regard qu'il y avait chez Dumi quelque chose d'un peu trouble. Mais sans savoir quoi au juste. Dieu soit loué.

Il fut un temps où j'étais considérée comme la meilleure coiffeuse de Harare, donc de tout le pays. Amai Ngoro était pour n'importe quel salon de coiffure la cliente la plus difficile à satisfaire et aucun *kiya-kiya* ordinaire n'était autorisé à toucher ses cheveux. Après avoir testé – et rayé de sa liste – tous les salons de la ville, elle s'était décidée pour le nôtre. Sachant qu'elle était non seulement la cliente la plus tatillonne mais aussi la plus bavarde et la plus commère de toutes, nous n'aurions plus besoin de faire de publicité tant qu'elle se ferait coiffer chez nous et que nous lui donnerions satisfaction. Ça, c'était mon boulot. Ce pour quoi M^{me} Khumalo me versait le plus gros salaire.

Le salon «Khumalo Coiffure et Soins de Beauté» était situé dans le quartier des Avenues, à deux pas du centre-ville. À vrai dire, nous coiffions, mais nous ne faisons jamais de soins de beauté. D'ailleurs, je crois bien qu'aucune d'entre nous n'aurait su comment s'y prendre. Sur la grille d'entrée, un panneau de métal rouillé indiquait en

lettres noires sur fond blanc l'emplacement de notre établissement. La rouille qui s'était accumulée après plusieurs saisons de pluie avait tellement rongé l'écriteau qu'on ne distinguait plus qu'une flèche, les lettres Khu—l et le dessin d'une femme coiffée d'un gigantesque afro. Nos clientes n'avaient pas besoin de panneau de toute façon, le salon était facile à trouver. «Vous longez Harare Gardens, vous prenez la troisième rue à gauche, vous continuez tout droit au prochain croisement, puis vous cherchez la façade bleue – pas la verte – sur la droite de la route. Vous y êtes.» Il fallait vraiment le faire pour le louer.

La partie avant de la maison, qui avait autrefois servi de *lounge*, avait été transformée en café internet et comptait une dizaine d'ordinateurs. On entendait le bourdonnement des ventilateurs et les sonorités stridentes des connexions depuis le trottoir d'en face. Les tarifs étaient assez avantageux par rapport aux prix pratiqués dans des centres commerciaux comme Eastgate ou Ximex. Le reste de la maison principale était occupé par les membres de la famille Khumalo, treize en tout.

Notre salon était installé à l'arrière, dans ce qui avait autrefois abrité les quartiers des *boys*. Les effluves parfumés des défrisants, teintures, shampoings et autres produits chimiques traversaient la cour. Les odeurs se mélangeaient à la poussière de l'allée et vous laissaient dans les narines une sensation qui ne vous lâchait plus jusqu'à votre prochain rhume.

La maison principale avait été agrandie de façon assez grossière. Un mur avait été abattu sur la gauche et des blocs de béton avaient été empilés à la va-vite pour ajouter sept mètres de longueur. De ce génie architectural était né un bâtiment hybride, assez unique en son genre. La partie droite avait été construite dans les

règles de l'art, avec des briques cuites. On distinguait clairement la séparation avec la partie en vulgaire béton. Considérations esthétiques mises à part, nous étions tous contents de pouvoir profiter de ces locaux, même si la structure tremblait lors de violents orages.

Agnès me réservait chaque matin le même accueil : « Sisi Vimbai, tu es de nouveau en retard. Les clientes attendent ! » La fille aînée de M^{me} Khumalo avait les clés du salon et faisait l'ouverture.

Je répondais d'un « tss » lâché du bout des lèvres et j'entrais dans le salon sans saluer cette peste. Je la détestais, elle me détestait deux fois plus, et tant que maman n'était pas là, nous n'avions pas besoin de faire croire qu'il en était autrement. Tout le monde savait que j'étais la poule aux œufs d'or. Si je parlais, la moitié des clientes me suivraient. Et de toute façon, l'attente avait du bon : elle les amenait à réaliser qu'elles avaient déjà de la chance que l'on s'occupe d'elles. En arrivant en retard, j'agissais donc pour le bien du salon.

Il y avait trois autres coiffeuses, Memory, Patricia et Yolanda, en plus de Charlie Boy, notre barbier, qui arrivait chaque matin embaumant la *Chibuku*, la bière locale. Le salon était mon royaume et c'est moi qui commandais. Une fois arrivée, je jetais généralement mon sac par terre sous le comptoir et me faisais une tasse de thé.

« J'aimerais essayer une nouvelle coupe. » Combien de fois n'ai-je pas entendu cette phrase, généralement accompagnée d'une photo pliée en quatre, découpée dans un magazine américain.

Je répondais toujours par un petit mensonge inoffensif et complaisant : « Tss, pas de problème, c'est juste la coupe qu'il vous faut ! »

Pour être une coiffeuse prisée, il n'y a qu'un secret et je ne l'ai jamais caché à personne : lorsqu'elle quitte le salon, votre cliente doit avoir la sensation d'être Blanche. Pas métisse, ni Indienne, ni Chinoise. Je l'ai dit à tous ceux qui m'ont posé la question. Et ce que tous veulent savoir, c'est comment il faut s'y prendre pour faire en sorte qu'une femme se sente Blanche. Soupir, bâillement, grattement de tête.

La réponse est simple. « La blancheur est un état d'esprit. »

M^{me} Khumalo l'a compris. C'est pour ça qu'elle ne me renverra jamais. Les autres filles ne l'ont pas compris et c'est ce qui a valu à Patricia d'être virée. L'idiote est tombée enceinte moins de six mois après avoir été embauchée. M^{me} K. n'a donc pas eu le choix. Les coiffeuses sont là pour vendre une image et cette image n'est pas celle d'un ventre rond comme un ballon. Un poste s'était donc soudainement libéré au salon. J'étais loin de me douter que ce petit coup du sort me coûterait ma couronne.

Le bouche à oreille est une chose incroyable. Patricia avait été virée à peine deux jours plus tôt et déjà le téléphone sonnait sans discontinuer. Toutes celles qui appelaient avaient d'une façon ou d'une autre entendu parler d'un poste vacant et toutes étaient prêtes à commencer de suite. Je dus prendre une dizaine d'appels avant de refuser d'en prendre un de plus. Assise dans un coin, Agnès lisait un magazine. Elle ne travaillait que quand sa mère était là.

J'étais en train de faire une permanente à une cliente obèse quand le téléphone sonna à nouveau. « Tu ne fais rien, tu ne pourrais pas répondre? », lui criai-je. Si elle avait été ma fille, je l'aurais giflée.

Elle se leva lentement et s'approcha du comptoir.

« Allooo », fit-elle comme si elle avait été sur les toilettes, mais l'interlocuteur avait déjà raccroché.

« Assieds-toi près du téléphone et note les noms et les coordonnées des personnes qui appellent dans ce cahier. » Cette fille était si paresseuse qu'il fallait tout lui dire.

« Ne me dis pas ce que je dois faire ! Tu n'es qu'une employée. Un jour, tu seras virée toi aussi et je prendrai les appels pour ton remplacement. »

J'aurais voulu rétorquer «Pauvre fille, si je pars, ta mère peut fermer le salon», mais nous avions des clientes. La laideronne dont je m'occupais se tortillait sur son siège. De toute évidence, elle ne se sentait pas encore Blanche, mais j'étais tellement en colère que ça m'était complètement égal.

Vêtue d'un boubou nigérian qui enveloppait les courbes généreuses de son corps bien nourri, M^{me} Khumalo arriva au salon plus tard dans la journée, secouant les pieds pour se débarrasser de la poussière accumulée en chemin. L'État lui avait donné quelques hectares de terre sur une exploitation agricole à une trentaine de kilomètres en direction de Mazowe et elle y passait une bonne partie de son temps. C'est là que M. Khumalo habitait désormais, puisqu'on leur avait aussi mis à disposition la maison du régisseur.

– Agnès, va me chercher un verre d'eau.

Sa voix aiguë résonnait dans la pièce. Elle parlait si fort qu'on aurait pu croire qu'elle nous pensait tous sourds. Elle but son eau d'un trait et posa le verre sur le comptoir. Derrière ses paupières bouffies, ses petits yeux scrutaient le salon. Elle semblait déçue de ne pas voir davantage de clientes faire la queue.

– *Makadini henyu*, M^{me} Khumalo? lui demanda ma cliente obèse.

– Matilda, j'avais entendu dire que vous nous aviez délaissées pour le salon *Easy Touch*.

M^{me} K. n'oubliait jamais le nom d'une cliente, une qualité que j'aurais bien voulu avoir moi aussi.

– Ils sont moins chers mais ils font n'importe quoi, répondit la grosse Matilda.

– Toutes celles qui partent là-bas finissent par revenir. J'entends d'horribles histoires de cheveux tombant par touffes.

Elle exagérait, mais détruire la réputation d'un concurrent fait partie du jeu. *Easy Touch*, de son côté, faisait courir le bruit que nous étions des jeunettes qui draguaient les maris des clientes. La rumeur avait dû en faire fuir quelques-unes, car nous étions toutes plutôt belles, à l'exception d'Agnès qui avait hérité du physique de crapaud de sa mère. Aucune des deux n'avait de cou. Dommage.

C'était à moi d'informer M^{me} Khumalo des appels que nous avons reçus concernant le poste vacant. Je l'admiraï pour ceci aussi. Une autre aurait offert la place à une parente, mais pas elle. M^{me} Khumalo ne voulait engager que les meilleurs.

J'installai Bouboule sous le casque séchoir au milieu de la pièce afin que sa permanente prenne et que je puisse retirer les rouleaux. Les bacs à shampoing longeaient l'un des murs, les sièges un deuxième mur, le troisième mur étant réservé à Charlie Boy et à ses clients. Les casques avaient été placés au centre du salon, faute d'alternative, le quatrième mur étant occupé par un grand miroir et des étagères où nous déposons notre stock.

«Y a-t-il des coiffeuses professionnelles parmi les filles qui ont appelé?»

J'aurais dû me boucher les oreilles avec du coton.

«Il y en a deux que je connais personnellement.»

«Lesquelles?»

J'hésitai. Je ne voulais pas recommander une personne qui aurait pu se révéler incompétente. Si j'avais su ce qui allait arriver, j'aurais recommandé n'importe quelle coiffeuse. Compétente ou pas.

Un jeune homme remontait l'allée. On entendait les cailloux crisser sous ses pieds. Hésitant, il lut l'enseigne pour s'assurer qu'il était au bon endroit.

– C'est bien le salon de coiffure de M^{me} Khumalo ?

– Tu n'as pas pu lire le panneau ? lança Agnès.

Tout le monde se mit à rire comme une meute de hyènes. Charlie Boy s'avança vers l'entrée, certain qu'il s'agissait d'un client pour lui. Je ne sais pas pourquoi M^{me} Khumalo le gardait. Les hommes qui venaient se faire couper les cheveux ou raser la barbe étaient si rares que l'activité n'était guère rentable.

«Entre fiston. Je vais t'arranger ces cheveux en un rien de temps», lança-t-il, railleur.

Le garçon avait un afro. Il aurait été dommage de le lui raser. Chic et bien entretenue, sa chevelure brillait au soleil. À l'évidence, il utilisait de l'huile. Âgé d'environ vingt-deux ans, il avait un corps de gamin, bien proportionné, agréable à regarder. Avec son pantalon noir et sa chemise blanche à manches courtes, on aurait dit un jeune fonctionnaire débutant.

«Je viens voir M^{me} Khumalo.» Sa voix était douce mais claire.

«Qu'est-ce que tu veux ?» demanda-t-elle.

Il s'avança d'un pas timide et s'arrêta sur le seuil de la porte pour regarder l'intérieur du salon et les nombreux posters de coupes à l'américaine que nous avions épinglés au mur.

D'un regard scrutateur, il étudiait la pièce dans ses moindres recoins, des stocks aux fauteuils. Je libérai la grosse Matilda du séchoir et l'accompagnai à la caisse. Le jeune homme avait les yeux rivés sur elle. Les hommes aiment les femmes fortes et plantureuses, *mute-fetefe*. Les fesses voluptueuses de Matilda se balançaient d'un côté et de l'autre comme pour me narguer.

– Je t’ai demandé ce que tu voulais, lança M^{me} Khumalo, le sortant de sa transe.

– J’ai entendu dire qu’il y avait un poste vacant.

– C’est pour ta sœur ou ta cousine peut-être ? Donne-moi son nom et ses qualifications.

– Non, c’est pour moi.

Agnès laissa échapper un petit cri aigu et je me mis à rigoler.

– Jeune homme, tu penses peut-être que j’ai besoin d’un jardinier ? Je cherche une coiffeuse, dit-elle.

Elle riait comme un cochon ; sa fille aussi.

– Je peux faire ce travail, M^{me} Khumalo, si vous me donnez ma chance.

– Ne sois pas stupide. Nous perdons tous les deux notre temps. Va-t’en !

Si vous ne faisiez pas entrer d’argent dans sa caisse, M^{me} Khumalo n’avait aucune raison d’être gentille avec vous. Les temps étaient durs et les emplois difficiles à trouver, mais je n’aurais jamais imaginé qu’un homme se présenterait pour un travail de femme. Un homme coiffeur pour dame, avait-on jamais entendu pareille chose ? Au lieu de s’en aller, le jeune homme s’avança vers Matilda qui comptait ses sous. Elle empoigna son sac et le pressa vigoureusement entre ses seins. Le garçon ajusta furtivement sa coiffure.

« Hé, mais qu’est-ce que tu fais ? », s’écria Charlie Boy. Même un homme à la virilité improbable peut essayer de vous protéger contre les voleurs culottés de Harare.

« Faites-moi confiance. Vous allez pouvoir m’aider, dit le jeune homme d’une voix douce comme l’eau qui coule. Vous avez été très bien coiffée, mais la coupe qu’on vous a faite ne vous va pas. » Il prit un peigne fin sur la table et le passa dans les cheveux de ma cliente. « Vous avez un visage rond, donc plutôt que de faire des

boucles, il vous faut un dégradé pour que le mouvement des cheveux accompagne les contours lisses de votre visage.» Après quelques coups de peigne incisifs, il prit une paire de ciseaux pour couper les pointes.

Je fulminais. Il m'avait fallu une heure et demie pour réaliser cette coupe et il se permettait de dire que ça n'allait pas. Le client est roi. J'avais fait ce qu'elle m'avait demandé.

– Hé! Charlie Boy s'avança.

– Non, laissez-le finir M^{me} Khumalo, s'il vous plaît, fit Matilda.

Silencieuse, notre patronne l'observait avec fascination. Si je ne l'avais pas connue aussi bien, j'aurais dit que la scène l'amusait. L'inconnu travaillait rapidement, comme un artiste donnant forme à une sculpture vivante. Ses longs doigts fins apprêtaient la chevelure et tous les yeux étaient tournés vers lui. Plusieurs clientes avaient sorti la tête de leur casque pour le regarder faire.

Cinq minutes plus tard, il avait terminé. Il posa ses mains sur les épaules de Matilda et l'invita à se regarder dans le miroir. Elle cligna des yeux. Il prit un miroir pour qu'elle puisse se voir de dos également.

– Qu'en pensez-vous?

– Seigneur! On dirait Naomi Campbell!

Son corps tremblait d'excitation.

– Vous voyez ce que je veux dire avec le dégradé?

– C'est fantastique. Donnez-moi votre numéro de téléphone.

M^{me} Khumalo intervint alors. Elle en avait assez vu. Elle prit gentiment Matilda par la main et l'accompagna jusqu'à la porte. « Ne vous inquiétez pas. Il sera là la prochaine fois que vous viendrez. »

Le jeune homme dit qu'il s'appelait Dumisani. M^{me} Khumalo n'en avait que faire. Elle releva ses coordonnées et l'informa qu'il commencerait à travailler dès le lundi suivant.

J'habitais une maison bien plus grande que tout ce dont j'aurais pu rêver. Elle était située à Eastlea, une banlieue résidentielle peu peuplée, abritant les classes moyennes et que les gens comme moi ne font d'ordinaire que traverser avec de grands paniers sur la tête. Un quartier qui porte un nom anglais est un bon quartier. Bien sûr, il y a des exceptions à la règle, comme Highfields ou Hatcliffe, qui sont des quartiers à forte densité de population. Pour faire la distinction, ces noms ont été *shonarisés*: Highfields est ainsi devenu *Highfridzi*, Hatcliffe *Hatikirifi*.

Lorsque nous prononçons les noms des quartiers les plus chics comme Borrowdale, une banlieue aux demeures somptueuses, il nous vient naturellement et spontanément de prendre un ton nasal pour faire plus anglais.

Si je vivais à Eastlea dans la maison de mon frère aîné, c'était grâce à Tony Blair. Un bungalow au toit rouge, avec quatre chambres à coucher, bâti sur un terrain d'un demi-hectare. Hormis les mauvaises herbes qui se propageaient, la pelouse se transformait peu à peu en désert. Les parterres de fleurs qui regorgeaient autrefois

de nombreuses variétés exotiques se desséchaient eux aussi. Seuls de robustes géraniums et des soucis qui se ressemaient d'eux-mêmes continuaient d'apporter un peu de couleurs. Une clôture amovible entourait la propriété et protégeait notre misérable jardin des regards indiscrets.

L'arrière-cour, en revanche, avait une tout autre allure. Nous avions huit platebandes de légumes où nous cultivions du colza, des tomates, des oignons, des carottes, des choux et des courges. Il y avait un goyavier dans le coin, près de la partie de la maison réservée à la domestique. Mort depuis longtemps, le pêcher avait servi de bois de chauffage. Il ne restait qu'une souche, sorte de mémorial inanimé, elle aussi vouée à être un jour déracinée et brûlée.

Quand j'arrivai à la maison, ma fille Chiwoniso était toute rouge, comme la terre dans cette partie de la ville. Elle et ses petites camarades d'école se vautraient dans la boue.

– Sortez de là immédiatement, m'écriai-je.

– Maman ! s'exclamèrent-elles à l'unisson en courant dans ma direction.

– Ne vous approchez pas !

Je portais une robe blanche. Je ne sais pas ce qui ne va pas avec les enfants d'aujourd'hui. Ils n'écoutent pas. Elles se jetèrent sur moi, si bien qu'en un rien de temps j'eus la même allure qu'elles dans ma robe tachée. Si seulement elles avaient su comme il est difficile de faire partir les marques de terre. Je sortis des bonbons de mon sac et leur en donnai deux à chacune. Les voir taper dans leurs mains pour me remercier me fit chaud au cœur.

« N'oubliez pas de rentrer pour six heures. » Elles étaient trop jeunes pour pouvoir lire l'heure, mais elles

savaient qu'elles devaient se mettre en route quand le soleil commençait à se coucher.

Il n'y avait personne dans la maison, à part Sisi Maidei, ma domestique. J'ai grandi à Tarafa, dans une toute petite maison comprenant deux chambres à coucher, et je dormais par terre avec cinq autres filles. Je n'étais habituée ni à l'espace ni à l'intimité. Enfant, je n'avais jamais vécu au calme ; j'avais toujours été entourée de rires et de bavardages incessants. Dans un sens, cette agitation me manquait, mais j'avais appris à aimer ma tranquillité.

– *Maswera sei?* dit Sisi Maidei.

– *Taswera maswerano.*

Je lui demandai du thé Tanganda. J'avais la gorge sèche. Je m'assis sur le sofa pour me détendre. J'avais passé toute la journée debout et mes pieds me faisaient souffrir. Je les massai pour apaiser la douleur. Dehors, les petites avaient retrouvé leur flaque de boue et s'amusaient avec les visages joyeux et innocents de l'enfance. J'étais là pour les protéger. Je ne voulais pas que les premières années de Chiwoniso ressemblent à celles que j'avais connues.

« Voilà votre thé. »

« Merci. » Je bus une gorgée. « Tu mets toujours trop de sucre. Fais attention. Tu crois peut-être que je le paie avec du papier ! »

La pauvre sottise resta là, debout, à me regarder jusqu'à ce que je la congédie d'un geste de la main. Le problème avec ces filles de la campagne, c'était qu'elles n'avaient pas de jugeote. Il fallait que j'en trouve une autre, mais je ne voulais pas de quelqu'un de trop intelligent. Les filles des villes vous volaient à la première occasion. Il devenait de plus en plus difficile de trouver une bonne employée de maison.

Chiwoniso rentra, laissant à chaque pas l’empreinte de ses petits pieds sur le sol.

Je demandai à Maidei de nettoyer les traces et emmenai ma fille à la salle de bains.

« Mais Maman, je ne veux pas prendre un bain. » Elle se tortillait pour se dégager mais je la tenais fermement.

« Si tu continues, tu n’auras plus de bonbons. » Elle s’immobilisa, le temps d’évaluer la situation dans sa petite tête, se demandant peut-être si le risque valait la peine d’être pris. Elle grimaçait d’appréhension.

« Ne t’en fais pas. Je prendrai le bain avec toi. » Son sourire me renvoya comme de petits éclairs de lune. Je lui donnai un baiser. Nous étions à nouveau amies.

Un jour, quand elle sera plus grande, elle comprendra pourquoi j’insistais pour lui donner le bain moi-même tous les soirs. À six ans seulement, et en première année d’école primaire, elle ne pouvait pas savoir que je guettais tout signe de maltraitance. Je savais que j’étais un peu parano, mais le *Herald* était rempli de récits d’abus sur mineurs. Et puis sida, *muti* ou que sais-je encore, tous les fléaux du monde semblaient désormais s’abattre en priorité sur les enfants. Silvia m’avait un jour raconté que le centre de l’enfance maltraitée de l’hôpital de Harare voyait défiler une centaine d’enfants chaque semaine et que ce n’était là que la pointe de l’iceberg. Je préférerais mourir plutôt que de laisser pareille chose arriver à Chiwoniso. Et même moi morte, mon *ngozi* – mon esprit vengeur – aura son mot à dire.

Dehors, Maidei préparait le repas du soir sur un foyer à trois pierres que nous avons construit récemment pour économiser un peu d’argent. L’électricité avait encore augmenté et j’avais deux mois de retard dans